

SAINT-FULGENCE

OU

UN PAYSAGE DES BORDS DU SAGUENAY

A notre vieux ami de collège, M. M. J. A. POISSON, Avocat

Saint, Poisson. Au fond de mon humble ermitage. Presqu'un Polé--le long du Saguenay sauvage! Malgré le beau silence et des bois et des cieux. Malgré les verts aspects dont Dieu charme mes yeux. Il n'est point resté, sans que je m'en confesse, Une imperfection, une forte faiblesse. La soif de converser avec les vieux amis. Qui par le temps qui court me semblent endormis. Tu dors, et tu dors dur; trois longs mois sans m'écrire! Oh! si je pouvais faire un miracle pour rire!... Dit le public lettré avec un air raison. Je te rendrais, mon cher... mmet comme un poisson. Citoyen, je badine; au moment où je cède Au désir de gronder qui malgré moi m'obsède. Je vois qui me désarme un fantôme enchanter. Dont l'aspect radieux calme un peu mon humeur; A travers les vergers de son riche domaine, Dans un joli château qui domine la plaine, Près de l'église, au fond de ce royal bosquet D'érables, de sapins, de frênes--fruits bouquet Qu'Arhabaska, je crois, dans sa mise coquette Porte à son front joyeux comme une verte aigrette. Tu vois l'ami Poisson, registraire actif. Du matin jusqu'au soir à ses bureaux captif. Fier par là de garder à sa chère famille Un sort toujours doré, l'éclat dont elle brille. Dans tes registres noirs perdu comme un mineur. Tu n'apparais souffrant, mais toujours même humeur. Toujours calme et joyeux, la lèvre illuminée D'un bon mot qui demande à prendre sa volée. Sainte apparition! Comment ne pas alors Expier mon courroux par de tendres remords!

* * *

Tu voudrais être au fait du pays que j'habite: Parlo-n-en; ce sera sur le ton d'un ermite! Entre Chicomini, bourg vivant, populéux. Et "la Baie-des-Ha" Ha" qui fait ouvrir les yeux! Après avoir longtemps sillonné les rivières De ce noir Saguenay sans fond et sans rivages. Entre des caps harés qui surplombent--penchés Par la main de Dieu même au-dessus des rochers-- Le marin aperçoit, dans une anse profonde, Une église haute assise au bord de l'onde: Elle s'élevait sur un large plateau. Et semblait sous son aile abriter le hamac. Ce hamac florissant, mon cher, c'est "St. Fulgence!" Si tu crois que ce nom rime avec indigence. Viens me voir! et le mot, devenu radieux. Comme un rare bijou charmera tes beaux yeux! Pour la première fois, transporté comme en rêve. Je fouillis, l'autre jour, cette lointaine grève. Et comme, cher ami, je me sentais alors Etranger, solitaire, exilé sur ces bords! Pourtant, j'ai vu déjà ma nouvelle Patrie: Je suis que désormais, toujours, toute ma vie. Ce coin de l'univers, dont je fus le pasteur. Sera cher à mes yeux, sera cher à mon cœur. Ici, plus tard, ici j'aurai laissé peut-être Mes meilleurs souvenirs de pasteur et de prêtre. Pourquoi? parce qu'ici, pour la première fois. En présence du ciel, dans le calme des bois. J'ai vu, vu de Dieu seul, goûté la joie extrême De sentir les bréviaires qui racheta Dieu même. Ici, loin des parents, loin du seul enchanter. Dont le seul souvenir est un arôme au cœur. Loin des centres connus où le désir de plaire Peut flétrir malgré soi les fruits du ministère. Mais au milieu d'un peuple intelligent, joyeux. Qui marche dans l'exil en regardant les cieux. D'ailleurs, comme ici-bas Dieu veut que l'âme humaine S'attache par la joie et surtout par la peine. Dans mon âme, gravé pour les jours à venir. Je sens que j'ai déjà plus d'un cher souvenir: J'ai vécu, et cependant j'ai déjà sans sa bierre Vu dormir plus d'un mort et béni plus d'un frère. Puis, d'autres sont venus, du ciel même exilés. Sur leur front de prosaïtes, mes regards consolés Ont vu couler cette eau qui fait que dans ses langes Un enfant d'ici-bas devient l'égal des anges. Puis, o bonheur profond! j'ai vite rencontré Tous mes chers paroissiens au tribunal sacré: Comme un hôte joyeux, qui verse à coupe rasé. Dans leur cœur repentant, dans leur âme en extase. J'ai versé, tout ému, cette paix qu'ici-bas L'insensé loin de Dieu cherche et ne trouve pas...

* * *

J'aime donc, cher ami, ma patrie nouvelle. Et d'ailleurs, pourquoi pas? Elle est bonne, elle est belle! Pourquoi ne pas chérir ce paisible hameau? La main de Dieu l'a fait; peut-il n'être pas beau? Je l'aime quand, l'hiver, ses forêts sur leurs branches Portent la blanche neige avec les perdrix blanches; L'été je l'aime encore; je l'aime quand, le soir. Vers le ciel qui rayonne ou le ciel sombre et noir. Montent ces mille voix des bois et de la plage Qui remplissent les airs d'un solennel ramage; Chants d'oiseaux, chant confus des brins encore en fleurs. Chant mâle et consolé des rudes laboureurs. On le sent malgré soi, dans son âme attendrie. C'est le chant d'un hameau qui travaille et qui prie! J'aime ses lacs d'azur, et sa grande forêt. Où le fusil toujours a du gibier tout prêt; J'aime ses rocs géants et l'aine ses falaises. Où dans la verte mousse étincellent les fraises; J'aime tous ses rochers que la charme en vain Voudrait fouiller, meurtrir, avec son nez d'airain. Et sur le flanc desquels l'aimable Providence Fait mûrir les bleuets que cueille l'indigence. Le royal Saguenay forme ici tout devant Une profonde baie où viennent en chantant Se baigner les canards, les pluviers, les sarcelles: De ma fenêtre ici j'entends battre des ailes. Ce gibier que parfois je vise et qui souvient N'en folâtre que parfois je vise et qui souvient. Adroite, à gauche, au loin, sans que pourquoi l'on sache. L'incivil Saguenay se reconnoît et se cache: Sur les bords d'un grand lac on se croirait plutôt. Mais voilà qu'une voile aux yeux paraît bientôt Et comme par miracle, émerge de derrière Quelque gros mamelon, quelque montagne altière: Vite l'illustre s'envole, un blanc "vapeur" Finirait un besoin par dissiper l'erreur. Et s'il faut que ma plume à tes yeux tout décrive En face, mais plus loin, là-bas sur l'autre rive. Un rideau gracieux de collines sans nom. De ce côté d'abord ferme net l'horizon. Puis je tourne la tête, et je vois en arrière Une autre draperie et plus belle et plus fière: Châlon des "Monts" lointains dans la brume noyé: Sur ces pentes d'azur le ciel semble appuyé. L'horizon de mystère ou doit finir le monde! Pour nous tirer d'erreur, que le chasseur réponde: Il nous dira que la commune "le Grand Nord." Qu'habitent l'original et l'ours et le castor. J'admire les donjons de cette immense chaîne. Ceinturant le hameau de leur courbe lointaine.

* * *

Pourtant! je me rappelle encore mon premier soir: Les montagnes, les flots, c'était splendide à voir! Ermites s'il en fut, tout seul à ma fenêtre. Je ne m'étais senti jamais plus seul peut-être! Tous ces beaux horizons, je ne les oubliais pas: Avec votre air rêveur, et vos lointains magiques. Vos aspects solennels, muets, mélancoliques.

Splendides horizons, vous m'écrasiez, vraiment! "Autour d'ici, cher ami, tout a changé pourtant: J'admire, et ce pays, coupé de précipices. Mon cœur apprivoisé le chante avec délices. Les premiers jours, pensif, je me disais parfois: "Par-dessus ces rochers couronnés de grands bois. Barrières devant qui l'aigle lui-même hésite. Un pauvre souvenir me fera-t-il visite? Dans cette solitude, enveloppé d'oubli. Comme me voilà bien vraiment enseveli! O Dieu des gais soleils! dans cette grande tombe. Oh! faites qu'à l'enfer jamais je ne succombe!" Maintenant je me dis, résigné, mais confus De ces ennuis d'enfant que je ne commets plus: Qui sait si l'âme, au fond d'un semblable ermitage. Ne sent pas le besoin d'aimer Dieu davantage? Qui sait si du bonheur l'infatigable secret N'est pas tout bonnement de vivre où Dieu nous met? Quant Monsieur l'automne à ses prières partage Cette vigne de Dieu que le démon ravage. Quand sa main paternelle aux yeux de ses enfants Tourne le globe et plein de sorts différents. Tout prêtre avec amour accueille sa parole: S'il va loin, une chose entre autres le console: Sur quelques bords lointains que ses jours soient jetés. A ce tirage il sait que Dieu pipe les dés! Il sait que le bonheur comme les fleurs abonde. Que Dieu, Père prodigue, en a semé le monde! Et d'ailleurs, pour sauver l'âme d'un seul mortel. Vois! chaque ange-gardien laisse bien, lui, le ciel. Radieux d'exercer son humble ministère. Dans ce pays lointain qu'on appelle "la terre"! Et moi, si je suis fidèle à mon devoir. Dans mon cœur d'exilé je puis nourrir l'espoir De sécher plus de pleurs et de sauver plus d'âmes Qu'un ange-gardien même, aux ailes tout de flammes! Et j'oserais me croire un peu mal partagé! D'un pareil sentiment Dieu serait outragé. Mon Dieu, je suis joyeux: dans l'ombre et le silence Ma bouche avec bonheur bénit ta Providence!

* * *

P. S. Poisson! mon ermitage est-il assez vermeil? Eh! bien, non! il lui manque un rayon de soleil! Il manque à mon séjour la joyeuse visite De ce porte-exquis, de cet ami d'élite. Dont le commerce aimé nous révèle si bien La beauté de ces mots: "Gentilhomme--et Chrétien!" Songe! si tous ces vers, avec qui je désire T'attirer dans la Baie où mon clocher se naire. Ne me suffisent pas pour prendre un seul "Poisson," A quoi sert, franchement, d'appâter l'hameçon?"

[L'Abbé JOS. APOLLINAIRE GINGRAS, Saint-Fulgence, 1876.]

HISTOIRE DE GRAND MONDE

PREMIERE PARTIE

Tom Jones, s'il faut en croire son biographe, rencontra un soir dans les environs d'Upton un vieux misanthrope qui s'était fait ermite; on l'appela l'homme de la montagne. Vêtu d'une peau d'âne, il vivait au fond d'un bois où il n'avait pas de peine à éviter les passants, attendu qu'il n'y passait personne. Il y emportait ses journées, soit à contempler sa longue barbe blanche, soit à observer les plantes et les étoiles. Il professait que tout est beau dans l'univers, excepté l'homme, qui déshonore la création; sa misanthropie lui venait d'avoir été dans ses jeunes années abandonné par sa fiancée, trahi par son ami, qui était son obligé. Tom Jones essaya vainement de lui faire entendre raison. "Pourquoi, lui disait-il, vous en prendre à tout le genre humain de vos injures particulières? Vous avez été la victime d'un accident fâcheux; mais, croyez-moi, je connais des hommes sans venin et des femmes sans tache.--Vous êtes encore bien jeune, lui répondit le vieillard, et à votre âge je pensais comme vous."

Raymond Ferray ne portait point une barbe blanche; au moment où commence cette histoire, il avait à peine trente-quatre ans. Il n'était point vêtu d'une peau d'âne, car, s'il s'inquiétait peu de déplaire aux autres, il tenait à se plaire à lui-même. Ce qui lui était commun avec l'homme de la montagne, c'est qu'avant été, lui, aussi, trahi par la femme qu'il aimait, son aventure l'avait rendu misanthrope ou, pour mieux dire, misogyne. A l'âge des passions sérieuses, il avait juré qu'il n'en aurait plus et mis les femmes au défi de forcer l'entrée de son cœur. Il se sentait protégé contre elles par la hauteur de son mépris.

Fils d'un médecin de province qui s'était établi à Paris, il était demeuré orphelin de fort bonne heure. Un oncle lui servit de tuteur, et lui fut plus utile pour gérer son patrimoine, qui n'était point méprisable, que pour le conseiller dans le choix d'un état. Il est superflu de dire aux vignobles de la Bourgogne qu'ils sont nés pour produire du vin; Raymond n'avait pas besoin qu'on l'aiderait à démêler sa vocation. Après avoir balancé quelque temps entre la poésie et la science, il se résolut à les cultiver l'une et l'autre. L'estimait que l'exacte précision est la vertu des grands; or, et que, si un peu de science éloigne de la poésie, beaucoup de science y ramène. Sa prodigieuse précocité d'esprit avait été l'admiration et l'effroi de ses professeurs. A dix-huit ans, il savait l'hébreu, le persan et l'arabe. La nature l'avait visiblement prédestiné à un métier d'orientaliste. De taille moyenne, robuste et nerveux, maigre, basané, le nez aquilin, les yeux noirs, bien fendus, le regard à la fois vif et caressant, la bouche mince et un peu dure, il avait l'air d'un Arabe; sa physionomie offrait ce singulier mélange de douceur presque féminine et de fierté sauvage, presque féroce, qui est propre à l'oriental. Ses camarades de lycée l'avaient surnommé le Bedouin. Dans leur bouche, ce sobriquet n'était pas une injure. S'ils goûtaient médiocrement

ses manières brusques, où perceait quelque hauteur, en revanche ils appréciaient la sûreté de son commerce, la noblesse de son caractère généreux et franc comme l'or.

Sa barbe poussait à peine qu'il avait commencé à rassembler des matériaux pour écrire l'histoire de Mahomet, qui selon lui n'avait pas encore été écrite. Ce devait être son monument. Quelques juges compétents, qui étaient dans le secret de ses portefeuilles, assuraient que le futur biographe du prophète était un homme de génie, qu'il réunissait à une vaste érudition une sagacité peu commune, qu'il était appelé à renouveler l'histoire de l'Orient par d'importantes découvertes. Comme Anse de Villosion, Raymond aurait mérité d'être de l'Institut à vingt-quatre ans. Il s'en occupa peu; il avait l'humeur libre, volontaire, un peu cassante, répugnait à se laisser enrégimenter, et préférait infiniment la science aux corps savants.

Il approchait de la trentaine quand il publia le premier volume de son histoire de Mahomet, qui justifia toutes les prédictions de ses amis. Avant d'écrire le second, il voulut faire connaissance avec l'Arabie. Il y passa deux ans, parcourut à cheval ou à dos de chameau les vallons rochers de l'Yemen, les pâturages du Nedjed, les plages sablonneuses de l'Ascha, devina sous la tente avec le Wahabite et le Bédouin. Par un trait d'audace, qui aurait pu lui être fatal, il voulut visiter les saints lieux. Déguisé en derviche, il se fit recevoir dans une caravane de pieux pèlerins musulmans; il alla prier avec eux sur le tombeau du prophète, avec eux il fit sept fois le tour de la Caaba et baisa dévotement la pierre noire. S'il eût été reconnu, il aurait payé cher sa témérité, et, à vrai dire, il fut plus d'une fois en danger de sa vie; il dit son salut à son teint bronzé, à son nez aquilin, à sa merveilleuse possession de la langue et à sa remarquable sang-froid. De retour à Djeddah, il écrivit un récit de sa pèlerine, qui parut dans une revue célèbre et attira sur le faux pèlerin l'attention de toute l'Europe. Il publia peu après un recueil de sonnets faits de main d'ouvrier, où respiraient l'Arabie, l'immensité du désert, une sagesse rêveuse qui avait pris le turban.

Raymond n'était pas allé en Arabie à la seule fin d'y converser avec l'ombre de Mahomet; il s'était éloigné de Paris par obéissance. En contemplant l'obéissance quand on aime? Celle qu'il aimait n'était pas libre. Elle lui commanda de partir. Il obéit. Raymond emportait en Orient cinquante projets de travaux, cent problèmes à résoudre et un souvenir adoré, qui donnait du prix à tout le reste. Il s'en entretenait avec lui-même dans toutes les langues qu'il savait. A peine arrivé en Orient, il lui parvint une missive qui lui apprenait que M. de P... n'était plus de ce monde. Cette nouvelle le rendit un peu fou. Il employa huit heures consécutives à contempler la beauté de son avenir dans la fumée de son chibouque. Il se sentait de force à soulever des montagnes, à renouveler tous les miracles de Mahomet. Il lui semblait que, pareil au prophète, les pierres et les plantes le saluaient, que, s'il l'eût voulu, il eût mis la lune dans sa manche. Il répétait dans la joie de son cœur le verset du Coran. "Tu posséderas le jardin promis, qu'arrosent des eaux éternellement fraîches, qu'ombrent des arbres éternellement verts. Là tu seras visité par les anges, qui entreront par toutes les portes." Il n'en demandait pas tant; un ange suffisait à son paradis. Il passa la nuit accoudé à sa fenêtré, le regard perdu dans le firmament; il croyait y voir briller les yeux qu'il aimait.

Quelques mois plus tard, il arrivait à Paris, le cœur en proie à cette délicieuse inquiétude qui accompagne les grandes espérances. Il se demandait:--Quel sera mon premier mot? aura-t-elle la force de parler? aurai-je celle de rester debout devant elle? n'allons-nous pas mourir de joie l'un et l'autre? Il arrive, il accourt. Un concierge bourru lui épargne la peine de gravir l'escalier qui menait à son paradis; cet homme cruel lui apprit que Mme de P... était en Italie, qu'elle y faisait son voyage de nocce, s'étant mariée quinze jours auparavant à un agent de change sur le retour.

Le coup fut terrible, il atteignait en plein cœur un homme extrême dans tous ses sentiments, abandonné à sa passion comme un musulman à son destin. Raymond tomba dangereusement malade; pendant six mois, il fut entre la vie et la mort. Cependant, la vigueur de sa constitution l'emporta. Il sortit vivant de son lit, mais il n'était plus que l'ombre de lui-même. Mahomet, l'Arabie, ses talents, ses rêves d'avenir et de gloire, il ne ressentait plus pour tout ce qu'il avait aimé ou espéré qu'une profonde et amère indifférence. Il était comme détaché de sa propre vie; le Raymond Ferray qu'il avait connu pendant trente ans lui semblait un étranger qui avait succombé aux suites d'un accident. Impatient d'oublier tout à fait ce mort, il résolut de quitter Paris pour dépayser ses souvenirs, d'aller enterrer dans quelque retraite fermée aux humains sa désespérance et ses colères, qui s'étendaient à toute la race d'Eve et d'Adam, car s'il détestait toutes les femmes, il ne pouvait pardonner aux hommes de se laisser gouverner par elles. Il se trouva chez, pendant son séjour en Arabie, un de ses oncles, marié à une Genevoise, était mort sans enfants, laissant à son neveu une petite terre située à trois quarts de lieue de Genève. Il s'avisait que cette terre, qui s'appelait l'Ermitage, pouvait bien être son fait. Qu'il fut en état de voyager, il se mit en route pour visiter son héritage, qui lui plut. Une jolie maison plantée sur la crête d'un coteau, un verger en pente, trois grands saules au milieu d'un pré, dans le bas un petit bois de frênes et

de peupliers au bord d'une eau courante--pouvait-il trouver mieux? S'il avait résolu de s'enterrer, il n'était pas de ces gens à qui tout est égal, et qui, pourvu qu'on ne les secoue pas, s'accoutument d'un enterrement de dernière classe. Il entendait jurer de quelque confort dans son cercueil; il y fut bientôt installé.

Le prince de Ligne a dit que l'agriculture et la métaphysique sont deux retraites honorables, où, si l'on peut encore être trompé, du moins on l'est plus par les hommes. Raymond, qui avait de la facilité pour tout, s'entendit bien vite à cultiver son jardin; il y employait le meilleur de son temps. Le soir, il philosophait. Il avait répudié à jamais ses études favorites, comme si elles eussent été les esclaves de son infortune; l'arabe et le persan lui étaient également odieux; il rougissait de penser qu'il avait coupé jadis dans la langue de Saadi des madrigaux en l'honneur des beaux yeux de Mme de P... Cependant, comme il fallait quelque occupation à un esprit si actif, il conçut le projet de traduire en vers Lucrèce, ce hautain contempteur des dieux et des passions, le plus sombre des grands poètes, le seul qu'il prit encore plaisir à lire. Il en possédait une édition rare. Il jugea inutile d'écrire dans la marge comme certain commentateur anglais: "Nota bene, quand j'aurai terminé mon livre sur Lucrèce, il faudra que je me tue."--Sortant à peine d'une maladie qui l'avait rudement éprouvé, il aimait à se persuader qu'il en avait dans l'aile, et que sa vie serait plus tôt finie que sa traduction.

Quelle que fut son aversion pour les femmes, Raymond en avait une avec lui, et il se fut difficilement passé de sa compagnie. Cette femme était Mlle Agathe Ferray, sa sœur. Mince, fluette, presque diaphane, boitant légèrement du pied gauche, la vue basse, les yeux clignotants, le nez pointu, remuant sans cesse les lèvres comme si elle eût conversé avec elle-même, elle avait l'air attentif et inquiet d'une souris occupée à grignoter une pensée. Assurément elle n'était ni belle ni jolie; mais le sourire qui éclairait ce visage éveillé était presque divin--il exprimait une mansuétude infinie et comme un abîme de bonté. Si Mlle Ferray voulait du bien à toute la création, y compris ses poules et ses chats, elle réservait à son frère le fond de son cœur. Elle avait douze ans de plus que lui et lui avait tenu lieu de mère dans son enfance. Pour ne point le quitter, elle avait refusé dans le temps un parti honorable. Ce frère, qui la rudoyait quelquefois, était sa gloire, son dieu et son roman; elle croyait à son génie, elle lui rendait un culte. Aussi fut-elle navrée de douleur quand il lui annonça sa résolution d'abandonner Paris et de briser sa carrière pour vivre désormais en ermite. Elle avait peine à concevoir que, parce que Mme de P... avait épousé un agent de change, ce fût une raison pour renoncer à tout. Après avoir hasardé quelques timides représentations, qui furent mal accueillies, elle se résigna. Elle affecta même d'approuver son frère, d'entrer dans sa querelle avec la vie; toutefois elle se promettait de ramener ce cœur aigri. Elle était optimiste par tempérament; elle tenait--c'était son mot--que tout finit par s'arranger, et croyait du meilleur de son âme à une Providence incessamment occupée de débrouiller les cas embrouillés, de raccommo-der, de ravaler, de rhabiller, de redresser les affaires et les gens qui clochent. Elle se dit qu'il fallait laisser passer la première fougue d'un désespoir qui lui semblait excessif; pleine de confiance dans l'action bienfaisante du temps, elle se tint pour assurée que la raison aurait son jour. En attendant, cette excellente ménagère s'appliquait à rendre la vie agréable à son malade. Elle lui faisait bonne chère, et, faute de mieux, elle l'encourageait à tailler ses rosiers et à traduire Lucrèce. A peine Raymond eut-il passé trois mois à l'Ermitage, elle eut la joie de voir sa santé s'affermir, son humeur s'adoucir, l'apreté de son chagrin se changer en ce que le fabuliste appelle les sombres plaisirs d'un cœur mélancolique. Il est certain que l'Ermitage était un endroit charmant. Le printemps, un ruisseau, un saule, un rossignol--c'est à peu près le bonheur pour qui n'y croit plus.

Si bien qu'on s'y prenne pour vivre en solitaire, il est rare qu'on n'ait quelque voisin. A une portée de fusil au-delà du ruisseau que Raymond aimait à voir couler, s'élevait une maison élégante, que son propriétaire louait chaque année à quelqu'un de ces nombreux oiseaux de passage que la belle saison attire à Genève. Cette villa, qu'on nommait la Prairie, était demeurée vide et close pendant plusieurs mois; mais dans les premiers jours d'août elle ouvrit ses portes et ses fenêtres, et une étrangère en prit possession. C'était une Anglaise qui approchait de la quarantaine, et qui s'était rendue célèbre dans tous les pays civilisés par sa beauté miraculeusement conservée.

Lady Rovel n'était point de ces femmes qui se cachent, ou qui composent avec le monde, ou qui disent une chose et en font une autre. Ce que lady Rovel faisait, elle le disait; ce qu'elle disait, elle le faisait. Elle était à sa façon une femme à principes, elle professait ouvertement les siens, et déclarait tout haut que sans aventure la vie serait d'un ennui mortel, qu'elle était venue au monde pour y faire sa volonté, et sa volonté bien arrêtée était de ne point s'enrayer; qu'au surplus elle ne devait qu'à elle-même compte de ses actions, et que le qu'en-dira-t-on n'en impose qu'aux sots. Quand une Anglaise se décide à jeter son bonnet par-dessus les moulins, elle le lance si haut que la terre entière le voit tomber.

Lady Rovel avait épousé à seize ans le gouverneur d'une des Antilles anglaises. Ayant constaté, après quelques années de mariage, que son humeur était absolument incompatible avec